Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande

Herausgeber: Adolphe Henn

Band: 1 (1894)

Heft: 5

Rubrik: Étranger

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

celle de chanter comme il le pourrait. Néanmoins, la première partie du *Concerto* avec ses motifs de facile mélodie, a été particulièrement goûtée. Nous avons moins aimé la cadence, d'un style décousu et d'une facture qui manquait totalement d'interêt. La vertigineuse *Tarentelle* de Herbert a été enlevée avec un brio remarquable, composition forte, bien construite avec ses motifs de nature si différente et se complétant pourtant l'un l'autre admirablement. Mais où M. Gérardy a été superbe — et nous avons hâte d'en arriver là — c'est dans l'exécution de ce magnifique *Air* de Bach, qu'il nous a donné en sus du programme. Il y a mis toute son âme, et l'exécution a atteint ce degré de sublime émotion que seule peut procurer une musique divinement inspirée et divinement rendue. Dans l'interprétation de cette page de l'immortel maître allemand, l'idéal de l'art nous a été révélé dans toute sa majestueuse splendeur.

Et maintenant, l'orchestre. Bizet est un causeur absolument captivant dans sa suite de l'*Arlésienne*. Son langage musical brille par une grâce et une finesse d'esprit inimitables ; tel le *Minuetto* avec son rythme bien cadencé et la figure caressante que décrivent, dans la partie intermédiaire, les cordes et les bois. Bizet, à ses moments, sait être sérieux : témoin l'exquis *Adagietto* confié au quatuor qui chante une mélodie douce et expansive. Puis quel joli tableau que ce *Carillon* avec la tenue persistante des cors sur trois notes, interrompue seulement pour laisser place à la délicieuse pastorale qu'entonnent les bois. La *Sérénade* de Lalo n'a pas été de notre goût : l'effet en est cherché, l'impression nulle, l'ensemble de l'œuvre aride et sans cohésion. Nous avons mieux aimé la *Rhapsodie* du même auteur. Un effectif de cordes, plus nombreux aurait rehaussé sensiblement la valeur musicale des motifs larges et sonores qui leur sont confiés. Mais à l'impossible, nul n'est tenu, et notre orchestre a fait de son mieux. Léo Délibes, dans son entr'acte de *Jean de Nivelle*, semble donner des ailes à son inspiration. L'extrême ténuité du motif a quelque chose d'insaisissable qui fait penser à une danse légère de lutins. Quant à l'ouverture de la *Muette* d'Auber, c'est bien pour terminer un concert, mais après l'*Air* de Bach, que venait de jouer M. Gérardy, le saut était grand. C'est beaucoup de bruit pour peu de chose, un grand fracas d'orchestre avec, par ci, par là, des motifs d'une valeur musicale fort contestable.

A. Q.-A.

ÉTRANGER

LETTRE DE PARIS

Le 22 janvier, l'Opéra-Comique a donné la première représentation du *Flibustier*, comédie lyrique en trois actes de M. César Cui. C'est la pièce même de M. Richepin qui a servi de livret au compositeur. Le *Flibustier* date de 1888 ; il avait eu du succès à ses débuts sur la scène du Théâtre-Français, et depuis il reparaît sur l'affiche de temps à autre. Le public de l'Opéra-Comique lui a fait un accueil moins favorable ; la troisième représentation n'a pas encore eu lieu, ajournée, dit-on, par une indisposition de l'un des interprètes.

D'après le *Figaro*, M. Cui n'avait pris d'abord qu'un très court fragment dans le poème de M. Richepin, il avait composé une mélodie que le journal devait publier dans un des suppléments du mercredi ; mais presque aussitôt, il reprenait son manuscrit, travaillant sur l'œuvre tout entière. En transportant ainsi, telle quelle, dans un milieu musical et avec des conditions de scène très différentes, une pièce faite pour un théâtre de déclamation, M. Cui accomplissait un véritable tour de force et entreprenait une tâche ingrate, périlleuse, sans grands résultats possibles. Le chant ne peut avoir l'allure ni la rapidité, souvent nécessaire, de la parole débitée ; la masse uniforme des alexandrins devient une cause redoutable de monotonie, et enfin la pièce de M. Richepin se prêtait médiocrement à cette adaptation.

Pierre, le petit-fils d'un vieux marin François Legoëz, s'est embarqué il y a une quinzaine d'années et n'a jamais reparu. Au moment où la pièce commence, Jacquemin, le frère d'armes de Pierre, vient annoncer sa mort, mais, comme il va dire la nouvelle au vieux marin, celui-ci, abusé par une lointaine ressemblance, le prend pour son petits-fils. C'est sur ce quiproquo, ingénieusement entretenu, que repose la pièce ; au dénouement, le vrai Pierre revient, et comme sa fiancée de jadis, Janick, aujourd'hui grande fille, aime Jacquemin qui d'ailleurs lui a dit qui il était et n'a point voulu la laisser dans l'erreur, c'est lui, Pierre, qui se sacrifie. Cette intrigue, un peu mince, basée sur un simple quiproquo, mais qui donne au poète l'occasion de faire entendre de beaux vers et de belles tirades sur la mer, sur les *terriens* si détestés par le vieux Legoëz, n'offrait pas à la musique de grandes ressources. On a remarqué la chanson bretonne, le récit de la bataille ; malgré une interprétation excellente, l'ensemble de la partition a paru languissant, la symphonie orchestrale fruste, sans éclat et sans développement. Il serait injuste de juger, sur cette tentative, M. Cui, dont plusieurs œuvres théâtrales ont eu meilleure fortune et qui est apprécié également comme symphoniste ; mais l'insuccès du *Flibustier* est une leçon pour les compositeurs à la recherche de livrets ; il ne suffit pas *d'accompagner* de musique une pièce, fût-elle très remarquable, il faut que la musique fasse corps avec le drame, qu'elle en devienne la vibrante et absolue personnification.

L'Opéra a repris, ces jours derniers, un aimable ballet de M. Messager, les *Deux Pigeons*. La fable de La Fontaine, mise par Henri Régnier à la portée des... jambes, a retrouvé son succès en 1886. C'est Mlle Laus qui danse le rôle, créé par Rosita Mauri, de la pigeonne Gourouli. Mlle Subra a celui du coupable, de l'étourdi que des bohémiennes entraînent loin du logis, mais qu'un orage y ramène, piteux et

trempé. On a réentendu avec plaisir les différents morceaux de cette délicate partition, les danses hongroises, les pizzicati de la variation, la symphonie de l'orage.

Le programme des concerts symphoniques n'a guère varié ; Wagner en tient comme toujours, la plus large part. Exécutions simultanées des fragments de *Parsifal* chez Lamoureux et chez Colonne ; deux superbes auditions de la symphonie avec chœurs au Conservatoire. Le *Scherzo* a été la perfection même ; l'adagio, avec ses variations et ses rythmes alternés, a été maintenu par M. Taffanel dans une grande ampleur de style. Comme nouveauté, M. Lamoureux nous a donné, à un concert du jeudi, le *Concerto-Stück* pour piano, de M. Silvio Lazzari. L'œuvre est conçue dans une forme très moderne et d'une belle écriture. Un peu obscure au début, dans l'exposition enchevêtrée des trois thèmes, elle se dégage bientôt et, après d'assez longs développements, se termine dans un bel élan d'orchestre. La partie de piano est d'une rapidité extrême et d'un chromatisme difficile. Elle a été jouée avec beaucoup de nervosité et de brio par Mlle Marie Panthès.

De nombreuses séances aux Salles Pleyel et Erard ; je vous signalerai celle donnée récemment par le violoniste Marcel Herwegh. Un peu trop, peut-être, de musique inédite de provenance danoise, norvégienne ; en revanche l'admirable *Chant du soir* de Schumann rendu par Marcel Herwegh avec style et une véritable émotion d'artiste ; pour les amateurs, la fantaisie sur *Faust*, de Wienawsky, abracadrant commentaire, où il y a tant de sons harmoniques et si peu de Gounod !

Les concerts d'Harcourt continuent une série d'auditions qui sont comme une histoire vivante de la musique ; c'est là une tentative très intéressante au point de vue de l'art ; j'aurai l'occasion d'y revenir dans une prochaine lettre.

ELIE POIRÉE.

—o—

LETTRE DE LYON

Les concerts affluent ; pour ne parler que des plus importants, je citerai d'abord celui de Sarasate et de Berthe Marx. L'illustre violoniste, qui fut pourtant souvent applaudi à Lyon, semble avoir été un peu gâté par le commerce et l'exportation musicale. Il nous a servi un programme digne de l'Amérique du Sud, dont les suites rococo, les berceuses et les mazurkas tziganes composaient tout le fonds. L'impression a été pénible et la comparaison s'imposait entre ce concert et celui donné quelques semaines auparavant, dans la même salle, par les frères Ysaye. Ce voisinage était redoutable, et l'on peut dire que le concert Sarasate a été un très beau succès... pour les Ysaye.

. . .

Belle séance au second concert du Conservatoire ; l'*Héroïque* a été interprétée dans un excellent style, avec une précision qui n'excluait pas l'émotion. Le pianiste Diémer a fait entendre une fantaisie avec orchestre de Périlhou, œuvre intéressante, consciencieuse et logiquement déduite, mais trop visiblement inspirée de Saint-Saëns ; l'orchestre de Luigini et le piano de Diémer — qui n'exécute d'ailleurs qu'une simple partie d'orchestre — ont très artistiquement rendu la fantaisie de Périlhou.

Diémer a interprété les pièces de clavecinistes dont il traduit avec un rare bonheur la finesse et l'élégance archaïques. Nous avons moins goûté son exécution de la *XVIIIe Rhapsodie*, de Liszt, impeccable quant au mécanisme, mais un peu trop froide et correcte.

Le concert comprenait encore un fragment de l'*Enfance du Christ*, que M. Cretin-Peruy a mis en valeur avec un excellent style et une voix charmante, deux numéros prétentieux de Marty, et l'ouverture du *Freychütz*. L'exécution de cette dernière a été fougueuse et colorée, mais nous désapprouvons Luigini de faire doubler par le tuba la partie de troisième trombone. Sans doute, on peut obtenir par ce moyen le *mi bémol* et le *ré grave* que ne possèdent pas les trombones ténors, seuls en usage dans les orchestres actuels ; mais, outre que le passage est doublé à l'octave supérieure, l'introduction du tuba alourdit la sonorité vibrante des trombones et donne une prédominance excessive à la partie du troisième trombone.

A bientôt le concert de Greef. Nous entendrons aussi le pianiste Th. Ysaye qui doit jouer au prochain concert du Conservatoire.

. . .

Au théâtre, la *Valkyrie* tient l'affiche avec un succès éclatant ; Mme Renée Richard, contralto de l'Opéra, a produit une impression peu favorable dans le *Prophète*. La chanteuse connaît à fond la tradition du rôle, et la comédienne est pleine d'autorité ; mais la voix est usée, surtout dans le grave, et l'intonation est douteuse au point de s'abaisser parfois d'un demi-ton.

MARCEL GUY.

NOUVELLES DIVERSES

GENÈVE. — Pour le bénéfice de M. Bergalonne, le chef d'orchestre aimé du public, on a donné *Aïda*, qui a obtenu un vif succès. Mmes Bossy, Gianoli, MM. Layolle et Sylvain ont été parfaits ; M. Ansaldi très terne dans le rôle de Rhadamès. Quand j'aurai dit que le bénéficiaire a été comblé de cadeaux, et que M. Dauphin a très bien soigné la mise en scène, il ne me restera plus qu'à rendre justice à l'orchestre qui a bien marché, et les chœurs qui ont fait de leur mieux.

Le besoin d'une reprise du *Trouvère* se faisait-il réellement sentir ? Je ne le crois pas, et, parmi les ouvrages qui n'avaient pas été joués depuis quelques années, on eût pu en choisir un plus intéressant. Comme d'habitude, l'interprétation a été excellente du côté féminin : Mlle Bossy est une Léonore remarquable, et Mlle Gianoli une Azucéna hors de pair. Excellent, M. Sylvain, dans le rôle de Fernand,